

Fiche d'activité (EMC) : Fragilités et recompositions du lien social dans les espaces ruraux

Capacités travaillées : *savoir lire et analyser un article de presse – produire un récit à l'écrit*

Consigne 1 : Relevez dans l'article du quotidien *Le Parisien* ci-dessous les éléments qui montrent les fragilités du lien social dans les espaces ruraux pendant la période du confinement. Vous identifiez dans un 2^e temps les formes de solidarité qui se mettent en place pour pallier les effets du confinement dans ces espaces.

Consigne 2 : Vous êtes journaliste pour la presse locale et vous devez rédiger un article rendant compte de la fragilité du lien social pendant la période du confinement dans l'espace rural ou périurbain dans lequel vous vivez. Vous devez aussi mettre en évidence les initiatives prises pour maintenir ou renforcer le lien social en cette période.

LA FRANCE RURALE A L'HEURE DU CORONAVIRUS : « ON ENTEND ENCORE PLUS LE SILENCE QU'AVANT »

De l'Yonne au Cher, en passant par la Nièvre, comment se passe le confinement dans ces zones où les services publics, les commerces d'alimentation et le réseau Internet font parfois défaut.

Des bourrasques glacées fouettent le petit centre de Vinneuf (Yonne). C'est lundi matin, le village de 1500 habitants, aux portes de l'Ile-de-France, somnole encore. Gants jetables aux mains, Saoussan et Mohamed, un jeune couple, s'affairent dans la petite supérette qu'ils viennent de reprendre. Le seul commerce alimentaire a rouvert la veille. Une bulle d'air, deux semaines après le début du confinement pour cause d'épidémie de coronavirus.



« Les gens étaient soulagés, une vieille dame a même commencé à pleurer », relate Saoussan. Une poignée de clients affluent, à distance les uns des autres. « Ici, la crise, on ne la voit pas trop, c'est surtout pour les courses que c'est compliqué », commente Grégory, 32 ans, grand costaud au crâne rasé. Ses enfants ont un jardin, alors « ça va ». Lui est employé dans le BTP, désormais en chômage partiel. « Ça ira pour ce mois, mais faudrait pas que ça dure. » A deux pas, le tabac-presse-bazar est l'autre lieu de vie du bourg. « Il n'y a pas beaucoup de passage, mais quand les gens viennent, ils font du stock », raconte Teoman, 18 ans, installé derrière le comptoir. (...)

Diagonale du vide

Dehors, quelques passages de voitures balaiant le silence. Une passante nous indique la maison de Thérèse — parisienne retraitée qui a fui la capitale après le 1er tour des municipales — plus loin dans la rue. « Je trouvais l'ambiance angoissante, alors je suis partie », raconte l'intéressée, dans l'entrebâillure de sa porte. Ancienne chercheuse biologiste à l'Institut Pasteur, 86 ans, elle suit la crise d'un œil attentif. Mais à distance. « Ici, j'ai le jardin », glisse-t-elle, le regard clair, emmitouflée dans un épais col roulé rose. Née dans l'Aisne, elle a connu « l'exode » pendant la Seconde Guerre mondiale : « J'y ai pensé en quittant Paris. En faisant du rangement ici, j'ai aussi trouvé un vieux ticket de rationnement. » D'autres ont reçu un accueil plus sec. « On s'est fait alpaguer sévère, à base de *Parigots, têtes de veaux, vous allez nous ramener le virus* », racontent ces Parisiens croisés dans l'Yonne qui ont fui la capitale juste avant le confinement.

Une fois quitté Vinneuf, on retrouve l'horizon. Les deux pieds dans la « diagonale du vide », ses paysages de champs bordés par les lignes électriques. A l'heure du coronavirus, cette France qui défie les densités a des allures d'Eden, mais est-elle mieux dotée pour faire face à la vague épidémique, qui l'a — pour l'instant — plutôt épargnée ? Au 1er avril, il n'y avait que 8 décès recensés dans l'Yonne sur les 4000 morts de France.

Cap au sud, le long de routes qui semblent boudées, des façades fatiguées des centres-bourgs. Partout, les devantures closes, à l'exception de boulangeries. Un Gilet jaune accroché à une fenêtre rappelle une crise passée. Ici aussi le matériel sanitaire de base fait souvent défaut à ceux qui sont sur le terrain malgré l'épidémie. Alors, la solidarité pallie le manque. (...)

« Pour une fois, notre côté rural nous protège un peu »

Toujours plus bas, la D3 nous fait glisser jusqu'à Villiers-Saint-Benoît, ses quelque 500 habitants. Comme dans de nombreux patelins, le maire est en première ligne. Patrick Büttner, 72 ans, lunettes rectangles et moustache gaillarde, distribue des attestations de déplacement dans les boîtes aux lettres, va faire des courses pour les plus anciens, avec une poignée d'élus. Par angoisse ou par sécurité, beaucoup préfèrent se terrer. « Pour une fois, notre côté rural nous protège un peu », lâche cet ancien kiné. Un peu, mais jusqu'à quand ? Lui se prépare, en lien continu avec « les copains maires » du coin pour l'arrivée du virus.

La débrouille s'organise aussi entre riverains. Un groupe WhatsApp entre 6-7 voisins a été créé pour mutualiser les courses, minimiser les risques. Parmi eux, Francine et François-Xavier, profitent du soleil dans leur jardin. Ils sont arrivés de Suresnes (Hauts-de-Seine) juste avant le confinement. « Il fallait qu'on évite de côtoyer le virus », explique le couple, à la santé « fragile ». « Ici, on est parmi les chanceux, on le sait. Mais l'inquiétude est quand même là. »

A Villiers, la crise a aussi « retardé l'installation de la fibre ! », rigole Patrick Büttner. Dans le rural, la couverture mobile comme Internet sont souvent balbutiantes. « Quand les enfants m'envoient un texto à 22 heures, je le reçois souvent à 6 heures le lendemain ! » abonde Joël, habitant de la commune. Et les zones blanches en bavent plus que les autres à l'heure du confinement.

« Pour se connecter à Internet, entre 10 heures et 12 heures, c'est la guerre ! »

Solange Silvan est institutrice en élémentaire et représentante du syndicat Unsa à Cravant (850 habitants), une vingtaine de kilomètres au sud d'Auxerre. « Pour se connecter à Internet, entre 10 heures et 12 heures, c'est la guerre ! Certaines familles ont une très mauvaise connexion, il arrive que les pièces jointes ne passent pas, ou souvent, elles n'ont pas d'imprimante », liste l'enseignante. Alors certains instits impriment parfois eux-mêmes les devoirs, les livrent chez les parents, malgré le confinement et le risque, afin d'assurer la « continuité pédagogique ». Un parcours du combattant. « L'objectif, c'est de ne pas creuser les inégalités qui existent déjà entre les élèves », poursuit la prof de Cravant.

Même galère pour sa fille, Léonie, 12 ans, en classe de 5e. Entre 10 et 12 heures, il faut « se battre » pour tirer son épingle de la bande passante. A travers la fenêtre de sa petite maison, l'ado confie avoir été « angoissée » par le début du confinement, mais « ça va mieux ». Les amis manquent, aussi. Skype, quand Internet le permet, aide à retisser les liens distendus, et à garder le moral.

Les plus âgés, eux, n'ont souvent pas de connexion. « Les amis, on leur fait signe de loin. On n'a plus le droit de s'accumuler les uns les autres... », souffle une mamie en blouse fleurie, à cent mètres de là. Elle a « de la lecture, mes chats », une radio « qui ne capte que France Bleu ». Notre autoradio, à nous, autorisera presque uniquement à alterner entre France Info, en mode « 100 % Covid », ou Nostalgie, pour s'aérer un peu les neurones. (...)

« On est confinés toute l'année, il y a 15 personnes ! »

Mais même en milieu rural, tout le monde n'est pas égal face au confinement. Pour le voir, il suffit de se faufiler jusqu'à Parigny-la-Rose, non loin, à l'abri des grands chemins. Quelques poignées de maisons, même pas 40 habitants au registre. « On est confinés toute l'année, il y a 15 personnes ! », se marre Jean-Marie, jeune retraité, depuis sa terrasse.

Ici, la crise sanitaire n'a pas encore altéré le goût du printemps. « On entend encore plus le silence qu'avant », glisse sa femme Catherine. Elle est employée dans une clinique, à quelques bornes, qui décharge Nevers de certains patients. Comme « l'impression d'être dans un mauvais film ».

On enjambe ensuite la Loire, vers l'ouest, pour atterrir dans le Cher et croiser ceux que le boulot confine dans les champs. Dans le secteur viticole de Sancerre, les ventes sont à l'arrêt, mais il y a du travail pour préparer l'arrivée de la prochaine récolte. « La nature continue, mais le monde est à l'arrêt... », lâche Vivien, 20 ans, croisé entre deux plants de vigne sur le domaine Cherrier.

Sur celui d'Eric Louis, c'est l'arrêt de l'export, surtout outre-Atlantique, qui va coûter cher. Les petits envois aux cavistes qui font de la vente à emporter, à Paris notamment, ont eux repris peu à peu. La période est plus délicate pour les maraîchers, qui doivent écouler leurs légumes, et plantent en ce moment ce qui fera leur gagne-pain des mois qui suivent. « C'est la période où on a interdiction d'attraper un rhume ! », commente Chloé Delétang, 34 ans, installée dans le Sancerrois. Elle possède une petite surface de culture, fait de la vente directe, mais refuse d'approcher ses clients.

La crise du coronavirus ? Un surplus de commandes, de nouveaux chalands, moins pressés que de coutume d'aller s'entasser dans les supermarchés du coin. « Il y a des gens qui ont retrouvé le chemin des producteurs... », abonde Pascal Tissier, maraîcher-céréaliériste de 59 ans, barbe fournie et visage froissé. Installé plus bas, à Herry, lui estime avoir « de la chance de travailler dehors », mais n'en n'abuse pas, promis. Il porte des gants sur le marché — « on fait gaffe et puis c'est tout » —, mais regrette de ne pas avoir trouvé de masque.

Dans le rural, « c'est très compliqué d'avoir du matériel. », déplore Jany Siméon, président des maires ruraux de la Nièvre (...). Lui constate que les gens « ont compris » l'intérêt du confinement, même si ça a pris un peu du temps. (...)

Les départements ruraux esquivent la crise, pour le moment, avec rarement plus d'une dizaine de décès dans ceux qui dessinent la diagonale du vide. Mais ils la redoutent. Car si le virus devait s'y promener, les infrastructures de santé y sont moins nombreuses, moins armées qu'ailleurs.

Les panneaux « Urgences en danger » ou « Hôpital en grève » toujours là

Le jour décline doucement sur Nevers, chef-lieu de la Nièvre et qui possède aussi le seul gros hôpital du département, avec un service de réanimation. En milieu de semaine, l'hôpital avait pu doubler son nombre de lits de « réa », passant de 9 à 15 lits avec « respirateur lourd ». A l'entrée des urgences, il y a toujours des panneaux « Urgences en danger », « Hôpital en grève », rappelant que l'hôpital public était en crise avant l'arrivée du Covid-19. (...) On guette ici la menace comme lors d'une veillée d'armes. Le virus s'est jusqu'à présent plu à sillonner les villes, il a longtemps paru « loin ». Il l'est de moins en moins. Prêt à prendre la clé des champs.

Quentin Laurent, Leparisien.com, 4 avril 2020